

Poèmes

Jean-Philippe Dupuis

Number 88, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14671ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, J.-P. (2001). Poèmes. *Moebius*, (88), 21–26.

JEAN-PHILIPPE DUPUIS

Poèmes

promenade

à l'orée d'un bois sans chemin
des champignons blancs et crevassés
percent l'ombre nocturne aux pieds des arbres
comme si la lune prenant de l'altitude
s'était crevé le ventre courbe
à leurs plus hautes branches qui oscillent encore

veille

l'ombre guette l'enfant allongé
attend l'arrivée du sommeil
pour soulever le corps par les pieds
et prendre la place des draps de flanelle

une ombre chaude, un feu d'hiver
sur les mains ouvertes du veilleur
l'odeur sombre d'un bois longé en rêve

Grenoble

traverser la ville en juillet
lumière d'une roseraie sous la pluie
qui crépite plus loin encore
sur le sable d'un parc désert
les troncs pâles des platanes
comme des pattes d'éléphants
au repos tout le jour

un sentier sans racines conduit à la berge
où l'herbe se recueille
devant l'eau grise de l'Isère
une promeneuse à l'abri sous les arbres
mord dans une pêche, fait une pause
le corps tourné vers cette voie lente, sans reflets
elle soulève la paume incurvée sous le fruit
et rattrape des lèvres un filet de jus
qui coule et chatouille
le ventre blanc de son avant-bras

rêver l'après-midi

son corps rêve de couleurs déchirées
les collages aux murs de la chambre
à mon tour je ferme les yeux

s'ouvre un après-midi lointain
ma mère sommeille sur le sofa du vivoir
je regarde par la fenêtre les feuilles entassées
le tracé des râteaux dans l'herbe lourde

le temps s'achève sur nos yeux
le temps s'échappe du ciel
comme la cire d'une chandelle
qui diminue et cesse d'être visible
loin derrière les arbres noirs

une porte s'ouvre, quelqu'un siffle
la médaille d'un chat, les rumeurs
traversent le jour tombé
glissent sous le store opaque
se mêlent à la pénombre de la chambre
et le visage tourné vers le cadran
je regarde la trotteuse voiler au passage
les chiffres lumineux

son corps se soulève
j'irai lentement peler une poire
une moitié pour elle et l'autre

pour la grande qui s'approche
sur la pointe des pieds

regret

lune pâle au-dessus des feux
je la regarde encore un instant
une tache de rêve sur mes yeux
avant de franchir les portes sales
avant de descendre sous terre

le fluide souterrain gonfle le coupe-vent
d'un homme borgne posté là toujours
nous salue, la main ouverte

je ralentis pour sourire et ne peux m'empêcher
d'imaginer ce que cache la pastille creuse
comme aspiré par son souffle régulier
un œil mou, une bille de gelée
aux reflets bleus de larmes retenues
d'images éteintes, cousues de cils visqueux

et pendant la descente sous le plafond courbe
par endroits recouvert de stalactites rousses
il m'est resté, comme cette lune
l'œil unique de cet homme fixé sur nous

sanctuaire

un serpent, une ornière de sable
glisse sur la pelouse entretenue
pour disparaître au centre du parc
derrière les pins courts où sont étendus
sur des serviettes éclatantes
des hommes luisants presque nus

ils sont visibles entre les premières branches
les rectangles de couleurs vives
rehaussent le bronze de leurs peaux ajustées

d'autres sont postés en retrait
immobiles au soleil
partenaires aux muscles retenus
ils attendent les yeux au sol
mon passage inopportun
pour s'approcher d'un corps

frère de l'Ouest

ce frère entrait dans la chambre
long corps enveloppé d'un couvre-lit
et tenait sur sa tête un crâne humain
en plastique
au sourire éclairé de l'intérieur

il soupirait d'abord immobile
puis longeait nos lits en silence
pour se retirer à reculons
jusqu'à cette ouverture au centre du mur
au seuil de laquelle il pivotait
le dos droit en pliant les jambes
pour laisser passer le crâne
la nuque phosphorescente
et telle une planche je ne savais bouger

de mes pieds jusqu'à mon cou
les yeux clos, les paupières agitées
sur ma langue encore inquiète
un goût de larmes d'être tant aimé

Purcell se penche

le cœur se dépose sous le lin
à la fenêtre suspendu
le souffle perd de sa force
les images du dernier regard
le galbe lisse d'un livre ouvert
la lampe éteinte sur la table de chevet

ces souvenirs s'amenuisent
glissent sous les paupières closes
qui à peine encore frémissent

Purcell se penche au pied du lit
reprend les guides échappées
une voix de haute-contre s'élève

ce n'est pas une huile versée
non plus uniquement un souffle calme
elle ne se laisse pas capter au vol par une image
et pourtant ce chant
une herbe lente peut-être
sous l'eau du sommeil

paupières

la journée terminée les corps hurlent
glissent en équilibre sur les rampes vernies
d'autres hésitent puis vont
le bras tendu, la paume aveugle
collés aux murs de la cage

ils ont des paupières
pour retenir leurs yeux
gonflés d'étonnement

dans la gorge prend naissance
l'idée imprécise de ce qu'on deviendra
une angoisse liquide coule en nous
infiltré nos membres démesurés

certains d'entre nous parvenaient
à se gratter le genou sans plier l'échine
grands singes aux lèvres duveteuses
aux chevelures impensables
flasques et propres en col roulé
cordés pour la photo devant les portes du collègue

les paupières pour revenir à nous
les refermer non pour la nuit
mais pour la fin du jour
avant de descendre la côte jusque chez soi

travaux de septembre

devant les monts roses des hommes au crépuscule
traversent le verger et vont s'asseoir
auprès d'une large pierre, une table froide
sur laquelle déposer un livre, des mains
une prière de rosée

leurs regards vont du ciel jusqu'aux joncs
qui gardent caché l'étang du dernier cueilleur
il s'attarde, libre entre les arbres
en bottant devant lui des pommes tombées

les plus fragiles d'entre eux
le regardent s'éloigner, disparaître
l'imaginent franchir la grille de l'abbaye
ils quitteront un instant la table humide
pour suivre la sente de terre sèche
jusqu'à cette eau

les paumes ouvertes, un fruit pelé
une prière aussi pour cette surface tranquille